

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(17^e article. — Voir le dernier N°)

Mais quelles que soient les fables que Philostrate a recueillies parmi les dévots superstitieux d'Apollonius, le caractère de ce philosophe-prêtre n'en est pas moins évident à toutes les pages de son livre. Tout montre en lui le réformateur du polythéisme, qui prétend, par la doctrine antique de Pythagore, émanation d'une source plus ancienne et toujours subsistante, l'Inde, redonner un sens à la mythologie des Grecs, égarée de sa source et perdue dans un dédale de superstition; tellement éloigné lui-même de ces superstitions idoâtres, qu'on le voyait préférer hautement les fables d'Esopé aux fables des poètes mythologues, et attaquer de front, comme des impiétés et des folies, presque tout ce qu'on racontait de la vie des dieux; attaché cependant de toute manière, et par le fond des choses, au paganisme; plus dévot et plus religieux que tous les prêtres; jouant pour ainsi dire le rôle de leur chef, et parcourant en tous sens le monde pour les éclairer et les retremper aux sources religieuses; et en même temps par l'austérité de sa vie, par son abstinence, par son mépris de la richesse et des plaisirs, par son amour de la liberté, par sa doctrine de la fraternité et de la solidarité universelle, réalisant à l'avance une sorte d'homme nouveau, dont le christianisme allait bientôt montrer des exemples nombreux, et qu'il allait faire pour ainsi dire pulluler dans le monde. Quand on étudie ainsi ce caractère un et complexe à la fois, on s'étonne que les défenseurs du polythéisme n'aient pas vu que cet Apollonius, dont ils s'armaient pour repousser le christianisme, les conduisait lui-même vers le christianisme, et que les chrétiens n'aient pas davantage tiré parti du changement qui s'opérait spontanément dans le sein du polythéisme, s'inclinant devant la vertu d'Apollonius, qui, suivant la pensée de saint Augustin, se trouvait être la condamnation éclatante des infamies attribuées par les païens à leurs divinités.

Il est incontestable qu'il reçut des honneurs de tout genre. Parlons d'abord de ceux qui lui rendirent des honneurs divins. Les habitants de Tyane lui bâtirent un temple après sa mort (Philostrate, liv. I, ch. 4, et liv. VIII, chap. der-

nier). Son image était d'ailleurs dans beaucoup de temples (Vopiscus. Vie d'Aurélien, ch. 24). L'empereur Adrien recueillit avec soin toutes les lettres d'Apollonius qu'il put trouver, et les déposa dans son beau palais d'Antium, avec un petit livre écrit par ce philosophe sur les réponses qu'il avait reçues de l'oracle de Trophonius. Ce livre se voyait encore à Antium lorsque Philostrate vivait, et il n'y avait point de singularité qui rendit cette vie célèbre autant que la conservation de ce manuscrit (Philostrate, liv. VIII, ch. 8). Antonin Caracalla eut pour Apollonius une extrême vénération; il lui bâtit un temple comme à un héros (Dion, liv. LXXVII). L'empereur Alexandre Sévère avait l'image de ce philosophe dans une espèce d'oratoire, mêlée avec celles de Jésus-Christ, d'Abraham, d'Orphée. Voici à ce sujet les paroles mêmes de Lampride (vie d'Alexandre Sévère, ch. 29): « ... L'empereur passait dès le matin dans son oratoire (in lavario suo) pour y pratiquer des cérémonies religieuses en l'honneur des patrons qu'il s'était choisis. Là se trouvaient, avec les bons princes qui avaient reçu l'apothéose, des âmes saintes, parmi lesquelles Apollonius, et, à ce que rapporte un écrivain de ce temps, Jésus-Christ, Abraham et Orphée, et d'autres dieux de cette sorte, ainsi que les images de ses ancêtres: In quo et divos principes, sed optimos electos, et animas sanctores, in quibus et Apollonium, et, quantum scriptor suorum temporum dicit, Christum, Abraham, et Orpheum, et hujusmodi Deos habebat, ac majorum effigies. Aurélien, résolu de saccager Thiane, ne le fit pas, parce qu'Apollonius lui apparut et lui défendit de le faire. Non content d'obéir à cet ordre d'Apollonius, il lui voua une image, un temple, et des statues. Vopiscus, en racontant ce fait, se déclare l'admirateur et le dévot d'Apollonius, et promet d'écrire sa vie: « car, dit-il, qu'y a-t-il eu parmi les hommes de plus saint, de plus vénérable, de plus véritablement divin, que ce grand homme? Il a ressuscité des morts; il a fait et dit une multitude de choses qui surpassent l'humanité. Ceux qui voudront connaître sa vie peuvent lire les livres grecs qui ont été écrits à son sujet. Quant à moi, si je prolonge assez mes jours pour cela, et que lui-même ne me fasse pas sentir que mon dessein lui déplaît, j'ai le projet de raconter, d'une manière abrégée, ses actions; non que sa belle vie ait en aucune façon besoin de ma plume, mais afin que ce qui est si admirable soit plus

généralement connu. » La réputation d'Apollonius dura autant que le paganisme, dont il avait été le réformateur. Eunupe écrivait au commencement du V^e siècle, dans ses vies des sophistes, qu'Apollonius n'était pas tant un philosophe que quelque chose qui tenait le milieu entre Dieu et l'homme, et que Philostrate aurait dû intituler l'histoire qu'il a faite de sa vie : *La descente d'un Dieu sur la terre.* »

On peut citer spécialement un certain Hiéroclès, égyptien, gouverneur d'Alexandrie et président de Bithynie. Cet auteur, qui écrivait sous Dioclétien, publia sur Apollonius un ouvrage qu'il intitula : *Philaléthès* (l'ami de la vérité), et dans lequel, comparant le philosophe à Jésus, et les miracles de l'un avec les miracles de l'autre, il élevait le premier bien au-dessus du second. Le Philaléthès ne nous est point parvenu; nous n'en connaissons que quelques phrases citées par Eusèbe, qui composa un ouvrage tout exprès pour le réfuter. Dans cette citation, Hiéroclès dit en propres termes : « Cet Apollonius, ce mortel qui fit tant de choses étonnantes, nous ne le regardons pas comme un Dieu, mais comme un homme qui fut chéri des dieux; tandis que les chrétiens croient leur Jésus dieu. »

La défense des chrétiens contre leurs adversaires sur ce sujet avait également ce double caractère. Les uns admettaient sans difficulté toutes les choses miraculeuses qu'on racontait d'Apollonius, et les attribuaient au démon; d'autres, au contraire, mettaient au rang des fables tous les prodiges qu'on lui attribuait. Nous voyons dans saint Augustin que de son temps on importunait de telle sorte les chrétiens, par le parallèle des miracles d'Apollonius avec ceux de Jésus-Christ, et par la prétention que les premiers égalaient ou surpassaient les derniers, qu'on recourut à lui pour avoir la réfutation de cette difficulté. Il répond (épître CXXXII) que les faits miraculeux attribués au Tyanien ne sont appuyés sur le témoignage d'aucun auteur digne de foi, « quoique après tout, ajoute-t-il, les démons puissent opérer quelques prodiges qui, sans avoir la réalité de ceux des anges, leur ressemblent néanmoins en apparence. »

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

EXPOSÉ CRITIQUE DU FUSIONISME.

(3^e article. — Voir le dernier N^o)

III

Si le Fusionisme, en universalisant la substance, défie la nature, rend-il un compte exact de l'origine et de la destinée de l'homme? Pour lui le mot *homme* revêt une signification toute particulière, concordant avec le principe consubstantiel.

Dieu, en la substance vivante et éternelle, est à la fois mâle et femelle; cela veut dire qu'il possède à la fois l'activité et la passivité, fusionnées en lui par l'amour. C'est pour cela que de Turreil le caractérise par le nom de MÈREAMOURPÈRE engendrant son verbe, fillefils unique, appelé GRAND EVADAM ou l'HOMME UNIVERSEL. Cet homme n'est autre chose que Dieu lui-même, en tant que conscient dans la totalité de sa manifestation présente; tandis que l'androgyné universel est Dieu en tant que conscient dans sa plénitude éternelle, c'est-à-dire dans la totalité éternelle de ses manifestations, et dans l'unité substantielle de tous ses Evadams passés ou futurs.

Sans doute Dieu est conscient dans la totalité de son œuvre.

Mais pourquoi habiller cette vérité de ce nom étrange : « l'homme universel? » C'est que la conscience humaine, ne diffère pas, comme substance, de la conscience divine, qu'elle a précisément pour destinée de réaliser de plus en plus, et la conscience divine ne se réalise que par ce progrès même. Ainsi le tout est fait homme, comme l'homme est fait Dieu. C'est là le Verbe.

M. de Turreil s'est bien gardé de préférer à cette expression inconnue d'homme universel, le terme plus vulgaire d'*âme universelle* dont Dieu mérite le titre à tous égards. Mais le mot *âme*, dans l'acception commune, indique une force immatérielle, inétendue; c'est ce qu'à aucun prix ne veut l'auteur. Juste le contre-pied de notre propre sentiment, comme nous l'expliquerons en son lieu. Et, sans cela, nous ne le chicanerions point pour un mot, et nous accueillerions avec orgueil son grand Evadam.

Il le définit au début de la deuxième partie : « L'image vivante de Dieu, son objet unique et sa reproduction éternelle, réalisant le mystère sublime de l'incréé qui se crée. »

Ne pensez point, d'après cela, que de Turreil admette une véritable création : il emploie ce terme, comme celui d'*âme* et même de Dieu, sans leur attacher le sens spirituel ordinaire et pur de tout matérialisme substantiel. Il ne sort jamais de l'idée d'étendue; il n'a pas même l'air de soupçonner que l'inétendu existe, et il le confond avec le néant.

Que le Fusionisme soit opposé à toute création, dans le sens des théologiens, cela se conçoit. On ne saurait admettre en effet que Dieu, l'activité même, soit demeuré une éternité sans rien faire, ou à hésiter sur ce qu'il ferait.

La création est coéternelle à Dieu lui-même, en tant que provenant de lui; car il est absurde de prétendre qu'elle ne provient de rien. Mais si la création provient de Dieu, elle n'est point, pour cela, selon nous, l'extension de sa substance, mais elle est l'œuvre de sa toute puissante et libre volonté. Où serait donc la liberté en Dieu, s'il ne faisait que se développer *substantiellement* dans la création? Il y a là un profond mystère, nous ne le nions pas; néanmoins nous tâcherons d'en démontrer la nécessaire réalité, et nous verrons que l'homme lui-même crée en quelque sorte, de cette manière.

Selon le Fusionisme, l'homme est éternel, non point par une libéralité volontaire de Dieu, mais uniquement et *nécessairement* parce qu'il fait partie constitutive de la substance éternelle, dont il est la manifestation. Or, par la même raison que l'homme doit toujours exister, il a existé toujours; car la substance est immuable : ce qu'elle n'aurait point, rien ne pourrait le lui donner.

« L'homme, avant sa manifestation, existait en germe comme modalité universelle dans l'homme universel, ou création sans bornes, quoique successive, d'où il s'est particularisé; et son individualisme actuel s'espace pour remonter à cette universalité. L'âme humaine, après être issue, dans sa généralité inconsciente, du sein de l'infini, se fractionne pour arriver plus tard, par la fusion, à cette même généralité consciente. »

Que gagne-t-elle à perdre sa particularisation? Elle y gagne de se diriger continuellement vers sa suprême félicité, qui est sa destinée, et qu'elle réalise de plus en plus. Elle épanouit éternellement ses jouissances dans la plénitude divine qui reste éternellement inaccessible à l'homme généralisé, quoiqu'il y tende éternellement. Ainsi l'homme est consubstantiel à Dieu, sans que, pour cela, il se confonde avec lui, puisque Dieu reste dans son unité, en même temps que l'homme le manifeste dans sa multiplicité, le réalisant progressivement, sans pouvoir, dans cette ascension éternelle, lui devenir identique. En effet, il lui faut un temps sans fin pour accomplir sa destinée finale, la plus sublime que l'on puisse désirer, puisqu'elle renferme tout.

Tout cela est vrai, selon nous, sauf la consubstantialité.

Par quel moyen l'homme progresse-t-il vers son but?

« C'est en mêlant l'homme et l'identifiant à tout, par la fusion de lui-même avec toutes choses, et de toutes choses avec lui-même, de manière à ce que chaque individu soit un jour *identifié* à tout l'univers, et devienne *l'univers même* par la conscience qu'il aura de le remplir de son moi. Arrivée à ce point, la *destinée temporaire* de l'homme se trouve réalisée, et sa *destinée éternelle* commence. »

Nous avouons ne pas comprendre comment l'homme en arrive à ce point, puisque sa fusion est successive, et que l'univers est sans bornes.

Par la mort, l'humanité ne fait que s'épanouir, pour se relier aux autres humanités; par la mort, l'individu arrive à réaliser la conscience universelle au moyen de la loi de fusion. L'existence de l'homme est le résultat de l'élaboration des règnes inférieurs. Or, tout changement ne peut avoir lieu que par une espèce d'effacement de l'extériorité qui passe du non-moi au moi. La mort, sans laquelle, du reste, naissance et vie restent impossibles, n'est donc qu'une évolution nécessaire à l'agrandissement de l'être. L'âme est graduellement préparée à la conscience d'elle-même par les matrices des règnes aquatique, minéral, atmosphérique, végétal et animal. Mais l'ascension reproductive s'arrête à l'homme qui, après sa mort, ne fait plus que développer sa conscience *angélique*, et monte ainsi vers Dieu, sans rétrogradation.

Cela semble exclure notre doctrine des réincarnations, et en effet, l'auteur la rejette. La raison qu'il donne (3^e partie, chap. III), c'est que l'homme ne rétrograde point, et que toute réincarnation constituerait une déchéance, en tant que perte de tout souvenir d'identité antérieure, et retour à l'état embryonnaire. Il insiste sur les développements de son argumentation, pour répondre à cette objection que, même dans cette vie, l'homme, à proprement parler, n'est qu'un défaut de mémoire, car il est bien loin d'y posséder le moi dans tout son souvenir intégral. La plupart des actes journaliers de notre existence s'évanouissent de notre souvenir comme de vains songes, et c'est à peine si nous nous rappelons les principaux avec quelques détails.

De Tourreil en convient, mais n'en affirme pas moins que la mémoire, plus ou moins développée, selon les individus et les âges, est la condition *sine qua non* de la notion d'identité, et que par elle seule l'homme devient perfectible et sociable. Il en déduit la nécessité de l'histoire, qui constitue artificiellement la conscience de l'humanité, en attendant la constitution réelle de cette conscience. Il nous semble que cette nécessité de l'histoire militerait plutôt en faveur des réincarnations. D'après de Tourreil, elle prouve que, si nous renaissions, nous devrions le faire avec le souvenir du passé. Il ajoute : « Celui qui, par accident ou par maladie, perdrait *sans retour*, tout souvenir de ce qu'il a vu, su, connu, aimé et senti, serait un être évidemment tombé au dessous de l'animal, un être *détruit*, relativement à lui-même. »

Sans doute, *s'il perdait sans retour*; mais c'est ce qui n'a jamais lieu. Il y a des exemples de maladies qui causent des pertes de mémoire, *sans retour* pour toute la suite de cette vie terrestre; et pourtant vous ne supposez point que l'être en soit détruit, que l'identité personnelle tombe dans l'anéantissement. Pourquoi la mort ferait-elle immédiatement de toute nature humaine quelconque, quelque grossière et dégradée qu'elle soit, une nature géniale angélique? Où sont là les transitions insensibles que nous enseignent nos principes communs? Quel saut subit et épouvantable, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral! D'autre part, quelle transition plus naturelle, plus légitime, vers un état supérieur, que celle d'épreuves successives ascensionnelles et moralisatrices? Il est vrai que la matière ici ne joue plus qu'un rôle secondaire, et cela ne vous

va point. Vous vous plaignez de ce que « les individus n'accumuleraient pas en eux-mêmes, par la mémoire, l'expérience des vies précédentes, pour l'utiliser au profit de la vie présente; et qu'ils recommenceraient sans cesse l'existence, comme si c'était pour la première fois. »

Mais si l'homme conservait infailliblement ses idées antérieures, s'il ne lui était jamais donné de faire *peau neuve*, jamais il ne modifierait en bien ses penchants innés; jamais son libre arbitre ne procéderait à un progrès nouveau, entravé qu'il serait dans sa marche, par tout l'attrail de son passé. Non, l'oubli transitoire ne saurait être considéré comme un anéantissement absolu de la personnalité, pas plus que le sommeil ou que l'oubli ordinaire. Il suffit que la mémoire complète d'identité revienne au désincarné; car je ne pense pas que vous fassiez consister l'identité dans la différence de l'oubli d'une heure ou de celui d'un siècle, ce qui est tout un devant l'éternité.

De Tourreil donne une autre raison à l'impossibilité des renaissances, raison à laquelle il tient beaucoup, car elle part des entrailles de son système: c'est que la renaissance impliquerait, d'après lui, deux substances, une matérielle pour le corps, et une autre spirituelle pour l'âme. Or on sait qu'il ramène, ce qu'il appelle l'Esprit à la *matière subtile*; tandis que nous, nous ramenons ce qu'on appelle matière à l'Esprit. Il prétend que, pour que l'âme pût se séparer du corps, il faudrait nécessairement qu'il y eût, ou des âmes sans corps, ou des corps sans âmes. Il n'a aucune notion du périsprit. Enfin il en appelle à la sagesse et à la justice de Dieu; et pourtant la justice et la sagesse divines ne peuvent, selon nous, jeter de pauvres créatures dans un même moule, avec des avantages si différents, à moins que la différence de nos conditions ne soit notre propre ouvrage antérieur.

De Tourreil est frappé néanmoins de l'universalité de cette croyance à toutes les époques de l'humanité: il admet en conséquence qu'elle est, à certains égards, le reflet de la vérité du Fusionisme matériel. « Nous renaissions effectivement, dit-il, en ce monde; mais nous y renaissions par la résurrection Fusionnienne, en nous sachant, nous us sentant, nous voyant, *dans toute la substance que nous avons élaborée depuis notre première manifestation corporelle* (c'est-à-dire aquatique), jusqu'à notre disparition de la terre. »

Comment une *matière subtile* peut-elle avoir la faculté de sentir, penser, délibérer? C'est ce que l'auteur n'explique pas autrement que par le mot assimilation. Mais j'ai beau m'assimiler une autre matière, consubstantielle à la mienne, qui se resserre et se dilate ni plus ni moins que moi, si la conscience n'appartient primitivement ni à l'une ni à l'autre, dans sa modalité générale, comme vous le dites, comment leur appartenra-t-elle dans leurs particularisations et leurs mélanges? L'homme, dites-vous, s'épanouit dans les êtres dont il est entouré; il s'y concrète par l'amour qui l'unifie à eux, et vous entendez cette union au physique. Je ne puis admettre qu'il devienne précisément eux, en se les assimilant, qu'il parvienne à se sentir vivant dans toutes les molécules qui auront un instant traversé son individu, et dans ces molécules seulement, non ailleurs. Eh quoi! le verre de vin que j'ai bu devient moi avec conscience? Nous voici désormais fusionnés et nous progresserons ensemble à la constitution de l'univers!

Je veux bien qu'un mélange moléculaire s'opère à la longue dans tous les êtres matériels et qu'une solidarité universelle coordonne toute la nature; mais une matière quelconque, même subtile, ne pensera jamais. C'est entre les âmes qu'il y a fusion par la diffusion des idées, la solidarité des sentiments. Quant à la solidarité de l'âme avec la nature, c'est notre intelligence qui en saisit les lois pour l'utiliser, la transformer, la gouverner.

Une plante que je cultive vit de moi en ce sens qu'elle vit par moi; mais je ne puis vous concéder qu'une partie de mon être CONSCIENT scit fusionnée avec elle. Ce n'est qu'après une série ascendante de réincarnations, que l'âme, parvenue à la nature angélique, n'a plus besoin d'un corps pesant et tangible pour progresser; elle est libre de cette entrave, et ne garde que son corps fluidique. Elle s'agrandit, en cet état, par une possession intellectuelle toujours plus entière et plus parfaite de la nature, œuvre de Dieu; elle peut devenir, comme le vent de Tourreil, âme astrale, ayant la direction d'une sphère plus ou moins importante et considérable, sous la direction suprême des lois divines. J'accorde à de Tourreil tout cela, en réservant le sens que j'y attache : à savoir que l'homme fusionne tout par son intelligence; son génie seul n'entre jamais en matérielle fusion.

(Sera continué)

HILAIRE CHOUVY.

VARIÉTÉS.

LA VISION.

(Fin. — Voir le dernier numéro.)

Il y a au monde des choses bien plus étranges, je vous jure, Horatio, que votre philosophie ne le croit ou ne le suppose dans ses rêves. (SHAKESPEARE.)

Nous eûmes toutes les peines du monde à faire revenir miss... La fréquence de ses évanouissements m'alarmait; je craignais que dans ce choc violent et continu, son existence ne vint à se briser. Je lis tout ce que mon art et mon expérience me suggérèrent; et après avoir dit que j'étais prêt à passer la nuit en cas d'événement, je me retirai avec promesse de revenir le lendemain de bonne heure. Je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser vivement à cette jeune personne, et j'étais surtout curieux de voir si l'événement justifierait sa cruelle prédiction.

Le lendemain matin, vers les neuf heures, j'étais de nouveau auprès du lit de miss...; je la trouvai à peu près dans le même état, toujours extrêmement faible, et plongée dans une continue stupeur. On voyait bien qu'elle avait été frappée d'un coup affreux, mais mystérieux. Elle ne prononçait pas un seul mot; seulement on l'entendait murmurer à longs intervalles : Oui, bientôt. Charles, bientôt, demain!

Elle ne faisait pas la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle, et ne voulait répondre à aucune question. Je parlai de la nécessité d'une consultation, et dans l'après-dîner deux médecins célèbres vinrent se joindre à moi. Nous convinmes qu'elle s'affaiblissait sensiblement, et qu'à moins qu'un miracle ne vint ranimer son énergie, elle n'avait plus que peu de jours à vivre. Mes deux confrères se retirèrent; pour moi, je demeurai encore une heure au pied du lit de la malade. Il y avait sur sa pâle figure une expression si profonde de douleur et de chagrin, qu'on ne pouvait la regarder sans ressentir l'émotion la plus vive. Quelque chose de mystérieux et de terrible semblait peser sur elle et briser son cœur.

Mort, mort, murmurait-elle; mort sur le champ de bataille! Ah! je verrai le jeune vainqueur, je le verrai... comme il m'aîmera!

Après un long intervalle, elle ajouta : Ah! je me le rappelle maintenant, c'est le bord des eaux d'Atlan que ces cruels me forçaient à chanter, quand je vis... quand mon cœur se brisa... Elle retomba dans un profond silence; elle ne répondit rien à toutes les remontrances, à toutes les consolations qu'on lui adressait; seulement elle murmurait de temps à autre : Ah! laissez-moi, laissez-moi mourir en paix!

Le quatrième jour de la maladie de miss... sa famille reçut de Paris une lettre avec un cachet noir. Elle était écrite par le colonel du régiment de Charles; elle portait la triste nouvelle que le jeune capitaine avait été tué d'une balle qui lui avait traversé le cœur, vers la fin de la bataille de Waterloo, lorsqu'il chargeait à la tête de sa compagnie un corps de cavalerie française. Toute la famille fut saisie à la fois d'horreur et d'étonnement, en voyant ainsi se réaliser la vision de miss...; et dans

l'espoir d'amener une crise qui pourrait être heureuse, on me chargea de lui communiquer cette terrible nouvelle le soir même.

Je m'avançai seul auprès de son lit; elle était là, toujours pâle et languissante, son pouls, sa respiration courte et gênée, son extrême faiblesse, tout annonçait que la pauvre jeune fille n'avait pas encore longtemps à souffrir. Je demeurai quelques instants embarrassé, ne sachant trop comment rompre un cruel silence.

A la fin, apercevant ses yeux mourants qui se tournaient vers moi, je me décidai à lui laisser entrevoir, comme par accident, la lettre fatale que je tenais dans ma main. Son œil se fixa aussitôt sur le cachet noir, et cette vue sembla opérer sur elle l'effet d'un choc électrique.

Elle semblait faire, mais en vain, des efforts pour parler. J'ouvris la lettre, et la regardant fixement, je lui dis d'une voix aussi douce que mon agitation pouvait me le permettre :

— Ma chère miss, du courage; ne vous alarmez point, ou je ne vous dirai pas ce que je suis venu pour vous apprendre.

Elle tremblait; sa sensibilité semblait lui avoir été rendue, car son regard exprimait une inquiète impatience.

Cette lettre, continuai-je, à été reçue de Paris; elle est du colonel, et elle annonce que... que... J'étais si ému que je ne pus achever.

— Que mon Charles est mort!.. Ne vous l'avais-je pas déjà dit, s'écria miss... d'une voix forte et sonore...

Je restai confondu. — L'effet extraordinaire produit par cette nouvelle avait-il rompu le charme qui paralysait son énergie mentale? Devait-il la ramener à la vie...?

Toute flamme sur le point de s'éteindre semble se ranimer pour briller un instant d'un éclat trompeur avant de s'évanouir à jamais : il en était ainsi de la pauvre Louisa. Elle avait rassemblé un moment toutes les forces de son âme pour voir les faits confirmer sa terrible vision, et elle devait ensuite, comme un lis lan guissant, se pencher, se flétrir et mourir.

Elle me pria d'une voix défaillante de lui lire toute la lettre. Elle m'écouta les yeux à demi fermés, et quand j'eus terminé, elle ne me fit aucune question. Après un long silence, je m'écriai :

— Bien soit loué, mademoiselle, vous avez supporté cette terrible nouvelle avec une force dont je ne vous croyais pas capable.

— Docteur, dites-moi, n'avez-vous pas quelque breuvage qui puisse me faire pleurer? Ah, donnez-le-moi, donnez-le-moi. Il me soulagerait, car je sens une montagne sur mon cœur; elle m'opresse, elle m'étouffe!... Je serrai sa main dans la mienne. Calmez-vous, lui dis-je, et votre oppression se dissipera...

— Oh! oh! que ne puis-je pleurer, docteur! Et elle murmura encore quelques mots inintelligibles. Sa respiration devenait de plus en plus lente et embarrassée. Je pressentis l'approche du moment fatal, et j'ordonnai à la garde de courir de suite appeler la famille. Sa sœur Jenny fut la première qui entra. Ses yeux étaient gros de larmes, et elle s'efforçait en vain de cacher ses douloureuses émotions. O ma Louisa! ma chère Louisa! s'écria-t-elle en sanglotant. Elle se mit à genoux auprès du lit, et jeta ses bras autour du cou de sa sœur, qu'elle embrassait avec tendresse... Je ne pus m'empêcher de répandre des larmes. Tous ceux qui étaient entrés dans la chambre étaient debout autour du lit et pleuraient aussi. J'étais si ému, si agité, que je ne pouvais pas distinguer si le pouls de l'infortunée jeune fille battait encore.

— Oh! réponds-moi, ma chère Louisa, réponds à ta sœur! disait de nouveau, en sanglotant, la pauvre Jenny.

Soudain elle se recula avec effroi :

Oh! Dieu elle est morte! s'écria-t-elle; et elle tomba évanouie. Hélas, il n'était que trop vrai : la jeune, l'intéressante, la jolie Louisa n'était plus! L'amour avait fait quelque temps battre son cœur, et la douleur venait de le briser à jamais.

(Extrait des MÉMOIRES D'UN MÉDECIN par le docteur HARRISSON.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EBOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V^e TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE GUIRE, 10.